

donc également dans l'intérêt des deux races d'hommes qui peuplent cette province.

Pour rechercher les causes de l'émigration, il faut la diviser en diverses catégories, et distinguer les causes particulières aux diverses localités et aux diverses classes d'émigrés, et les séparer des causes générales. On trouvera au même temps le sort de chaque classe d'émigrés à l'étranger. Il sera facile de reconnaître quelles sont les causes qui sont en dehors du contrôle du gouvernement, et quelles sont celles que l'action législative ou exécutive peut faire disparaître, ou du moins diminuer notablement.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTRÉAL, VENDREDI 30 NOVEMBRE 1849.

BULLETIN.

La presse Anglaise sur les affaires du Canada. — Un nouvel arrêt de la Cour Supérieure à Québec. — Un nouveau Surintendant de Police, arrivé de la Cavalerie Fortin.

La presse Anglaise continue à s'occuper de nos affaires. Les journaux arrivés mardi dernier contiennent plusieurs articles sur le Canada. Nous ne croyons pas que ces articles soient du goût des annexionnistes ici, car ils sont décidément opposés au mouvement de l'annexion et prouvent, ce que nous avons dit déjà plusieurs fois, que l'Angleterre n'abandonnera pas de sitôt ses colonies de l'Amérique du Nord.

« Les nouvelles du Canada, dit le *Morning Chronicle*, causeront plus de regret que de surprise à ceux qui ont suivi les affaires des colonies de l'Amérique du Nord depuis les derniers six mois. La prostration complète et la paralysie des pouvoirs du gouvernement, dans les mains d'un gouvernement général, qui fait une sincère de sa vice-royauté et qui veut faire prendre son imbecille équilibre pour une "neutralité digne" continue à produire son effet — une anarchie et un chaos d'idées, qui rendent (pour le moment) toutes les éventualités possibles et toutes les questions ouvertes. Quoiqu'il ne paraisse pas du tout que la manie de l'annexion des citoyens de Montréal ait encore infecté la population des deux provinces d'une manière dangereuse, il n'est que trop certain que de grandes masses du peuple du Bas-Canada deviennent chaque jour plus familières avec les théories et les spéculations politiques les plus échevelées et les plus pernicieuses; et il n'y a pas à se faire illusion sur ce point: le langage de ces journaux, et la part des dépositaires officiels de l'autorité. Jusqu'au 22 du mois dernier (date de nos derniers avis) le *Canada* manifestait pour le démantèlement "paisible et à l'amiable" de cet empire, avait reçu plus de 1200 signatures, tandis que le contre-manifeste n'en avait encore obtenu que la moitié autant. C'est un fait significatif que parmi cette minorité de "loyaux" un sur 14 seulement appartenait à ce parti Français pour lequel Lord Elgin a tant fait de sacrifices et a risqué plus encore. Le Haut Canada paraît jusqu'ici avoir résisté au mouvement, si au moins on peut en juger par le langage de ses journaux. Mais il est clairement impossible de constater la profondeur et la force d'une loyauté qui ne reçoit pas la moindre contenance ni le plus petit encouragement de la part du représentant de la couronne. »

« Comme il est impossible de dire combien de temps encore, il sera permis à Lord Elgin de continuer cette face périlleuse d'une "neutralité digne" entre la loyauté et la trahison et comme les conclusions les plus audacieuses seront déduites de l'apathie continue des aviseurs responsables de la Reine, nous intimons distinctement à tous ceux à qui il appartient de transporter "paisible et amical" des possessions Britanniques de l'Amérique du Nord à un pouvoir étranger *ne sera pas de tout cette affaire simple et facile* que MM. les annexionnistes s'imaginent. Il n'est pas vrai, comme on l'allègue plaisamment, que le pou-

ple d'Angleterre est très généralement préparé à "abandonner le Canada" et regarde une telle fin de son empire dans l'Amérique du Nord comme "inévitabile." En premier lieu, l'Angleterre n'a pas coutume de considérer aucun abandon de territoire comme "inévitabile" à moins qu'elle n'en soit venue préalablement à la conclusion que la chose est sage et avantageuse; et en second lieu, elle est si loin d'être préparée à abandonner le Canada, en particulier, qu'elle n'y a pas encore pensé sérieusement. Les MM. de l'annexion voudront bien comprendre que la notion, l'idée qu'ils ont de céder l'Amérique Britannique du Nord aux Etats-Unis est essentiellement une notion, une idée nouvelle à l'esprit Anglais, et que, même si l'expédition de ce transport et cession, était démontrable parfaitement au point de vue politique, comme-ciel et matériel, il y a des préjugés populaires qui existent à ce sujet qui ne peuvent être détruits et surmontés que difficilement et avec le temps. Il n'est pas non plus inutile de suggérer que le consentement final de l'Angleterre, s'il était donné, pourrait être sujet à certaines conditions, qui n'ont qu'un refus péremptoire. Nous croyons qu'il est nécessaire d'en dire autant à nos co-sujets annexionnistes, parcequ'il est clair qu'ils n'apprennent rien de la sorte de leur gouverneur général et de son Cabinet. Une fois pour toutes, il ne peut pas y avoir une plus grande erreur que de croire que l'Angleterre donnera son consentement à un projet qui a pour but de lui faire perdre ses colonies. »

« Il est aussi désirable qu'il est difficile, dit le *London Daily News*, de constater quel est le véritable état de l'opinion parmi la majorité des Canadiens au sujet de l'annexion. Lors de nos derniers avis de Montréal le manifeste annexionniste avait reçu 997 signatures et on espérait qu'il y en aurait 1500 avant la fin de la semaine. D'un autre côté le contre-manifeste en avait déjà 510 et en aurait, espérait-on, 2000 de plus avant huit jours. Ces nombres se suivent de près et semblent indiquer une égalité de forces de part et d'autre. Mais ce n'est là que l'expression d'un sentiment local, de Montréal. Si nous pouvons prendre les journaux comme le signe de l'opinion, le parti de l'annexion ne s'étendait pas au-delà de Montréal. Tous les journaux de Québec se sont prononcés contre l'annexion. En Haut Canada, seulement un journal (le *Kings-ton Chronicle*) s'est prononcé en faveur. Tous les autres sont contre. Les journaux torontois *Hamilton Spectator* et le *Toronto Colonist*, aussi décidément que le journal ministériel le *Globe*. »

« La question ne paraît pas être considérée comme une question anglaise ou française. Il y a des noms de Canadiens en bas du manifeste de l'annexion; quoique les noms anglais soient plus nombreux. En Haut-Canada on n'a pu recueillir que deux signatures, il y a bien peu de Canadiens-Français. Les premiers 150 signatures au bas de la déclaration anti-annexionniste de Montréal sont celles de Canadiens-Français. Ils passent pour appartenir au parti du "J. M. Canada." Treize membres de la législature demeurant à Montréal ont protesté séparément contre l'annexion. Huit sur les treize sont des Canadiens-Français, et l'un est le célèbre Dr. Wolfe Nelson, dont les sympathies ont toujours été pour le parti français. »

« Autant que nous pouvons juger à cette distance, des considérations mercantiles ont eu plus à faire pour rallier des gens autour du drapeau de l'annexion que des opinions et des sentiments politiques. Le centre du mouvement est à Montréal où le commerce de la province s'est jusqu'ici concentré. La population agricole du Canada s'est jusqu'ici montrée hostile à l'annexion. Parmi les signataires du manifeste de Montréal il y a plus de marchands que de politiques de profession. Autant qu'on connaît leur politique, ils sont plus radicaux que toros. Mais si y a des toros parmi eux et beaucoup d'autres toros hésitent entre leur ancienne loi politique et le mouvement de l'annexion. »

« Le grand argument des marchands de Montréal est que "les américains sont plus prospères qu'eux." Si nous étions annexés aux E. U. disent-ils, nous serions aussi pros-

pères que les américains." La fausseté de cet argument est claire pour ceux qui sont sans passion. La prospérité américaine est due à leur plus grande énergie et activité. Les Canadiens ont toujours été nonchalants, se fiant à la protection qu'ils avaient sur les marchés anglais; les américains se faisaient leur énergie et à leur esprit d'entreprise. Le *self government* des E. U. a contribué à développer cet esprit d'entreprise. Il devrait faire la même chose en Canada, maintenant qu'il y est établi réellement. Si le Canada était annexé aux E. U. qui est-ce qui en tirerait le plus de profit, si ce n'est les américains qui s'y établiraient, puisqu'ils sont plus actifs? Les rêveurs qui pensent que la prospérité dépend d'être sujets d'un gouvernement ou d'un autre, non de leurs efforts, disparaîtront devant des gens plus énergiques. N'importe le sort du pays, le sort de ces gens là serait pire que jamais. »

« La semaine dernière, dit le *Windsor et Smith's European Times*, nous pensions que les Canadiens étaient presque unanimes dans le désir d'être annexés à la république des Etats-Unis. Les avis amicaux de cette semaine par le *Caledonia* nous apprennent que le mouvement est loin d'être général et que non seulement les habitants du H. C. mais les Canadiens-Français du Bas-Canada sont opposés à une séparation d'avec la mère-patrie. L'opinion publique ici est disposée à agir librement à l'égard des colonies. Si un désir général était exprimé et manifesté au Canada en faveur de l'annexion, elle s'en serait recordée par l'Angleterre. Mais pour obtenir son consentement l'unanimité est indispensable. Le fait que Lord Elgin a transporté le gouvernement à Toronto prouve son impopularité dans le Bas Canada, parmi les anglais. Et nous verrions probablement une lutte acharnée entre les deux provinces sur cette question qui peut les mettre en convulsion. La marche que les Canadiens viennent d'adopter ne manquera pas de produire d'importants résultats ici. La conduite actuelle du bureau colonial est déficiente, tout le monde en convient. L'attention de l'opinion sur ce sujet prouvera des réformes qu'on demande depuis longtemps. Un ou deux remèdes appliqués avec un esprit libéral et sympathique, redresseraient une grande partie des griefs qui pèsent sur les anglais expatriés. Le premier à mentionner serait l'introduction dans le Parlement Britannique de représentants des colonies. De toutes les parties du monde des cris de mécontentement parviennent à nos oreilles à propos de l'impopularité de ceux qui sont envoyés dans les colonies comme représentants de la couronne. L'administration de Lord Grey a produit plus de plaintes qu'aucune de celles de ses prédécesseurs. Mais la faute est due plutôt au système qu'à l'homme. »

« Subéjointement à l'article que nous rapportons plus haut, extrait du *Daily News*, un second article a paru dans ce journal, dans lequel le *Times* de Londres et ses patrons les ministres actuels reçoivent une verte réprimande. »

« Nous ne pouvons concevoir, dit le *Daily News*, de langage plus arrogant, plus impolitique, plus dénué de principe que celui du *Times* du 2 novembre. De telles vues et de tels arguments pourraient convenir à un gouvernement du dernier siècle et à des hommes politiques absolutistes. Mais pour des anglais et des organes ministériels, dire à des colonies anglaises aujourd'hui que le gouvernement anglais dans sa politique coloniale ne sera guidé que par la "prudence et l'intérêt seul," c'est à dire par une prudence égoïste; qu'il abandonnera les provinces entières du Canada si ça lui convient; parce qu'elles ne sont d'aucun avantage à la Grande Bretagne; mais qu'il n'abandonnera pas les bords de la mer parce qu'ils sont nécessaires au pouvoir et au commerce de l'Angleterre. Est-ce là le langage à tenir à des colonies aujourd'hui? Nous pensions qu'un homme d'état anglais ne pourrait à l'époque où nous vivons songer à garder des colonies sur un autre principe que celui d'un bien mutuel pour la colonie et pour la Mère Patrie. Mais si nous avonons que nous devons nous occuper de l'Angleterre seule et pas du tout du sort du Canada, alors nous disons que les Canadiens seraient justifiées de demander de suite l'annexion et de mépriser et de répudier maintenant et pour toujours la suprématie d'un pays gouverné par des principes si égoïstes et si rapaces. »

« Quant au manifeste de Montréal, nous favons toujours considéré comme l'expression d'un dépit individuel. L'art et l'habileté qui y a produit ce document le fait voir. Mais la question qu'il a mise sur le tapis sera toujours une question vivante par la seule proximité des Etats-Unis. Il y aura toujours guerre et lutte entre le gouvernement monarchique du Canada et le principe républicain des E. U. »

« Les annexionnistes font tout leur possible pour s'encourager les uns les autres et redoubler leurs efforts et nous ne faisons rien pour les Canadiens. Nous ne leur donnons pas même l'ombre d'un gouvernement. Si nous continuons dans cette politique aveugle, stupide et égoïste, les colonies nous tourneront le dos. »

« Nos hommes d'état toros et imbeciles s'étaient imaginés qu'ils pourraient gagner l'affection des Canadiens en plantant des principes toros; en envoyant des orangistes, des gentillhommes Anglais, d'anciens officiers retirés, et en établissant une église et la dotant et en donnant à cette église établie et à ceux qui la fréquentaient l'ascendant dans la colonie, comme ce qui a eu lieu en Irlande. Nous voyons maintenant que leurs belles semences toros ont produit une moisson de trouble et de déloyauté. Les toros demandent l'annexion, les orangistes aussi. Le fait est qu'une monarchie à l'instaurer et que l'on ne peut s'acclimater dans le nouveau monde, et si une monarchie est possible là ou dans aucune de nos colonies, elle ne peut exister qu'en étant entourée d'institutions républicaines. C'est à dire, d'institutions en harmonie avec l'existence sociale du peuple. »

« Si nous ne pouvons garder le Canada contre le gré de ses habitants aidés des sympathies des E. U., nous ne pouvons pas plus conserver les provinces à l'embouchure du St. Laurent, contre le gré de tout le continent. Ce serait le comble de l'absurdité pour nous de penser à garder aucune partie de l'Amérique comme nous gardons Gibraltar. On peut en agir ainsi avec des Espagnols, mais non avec des Anglo-Saxons. Nous ne pouvons garder les Canadas que pour l'avantage des Canadiens et avec leur aide. »

« Nous recommandons donc au Bureau Colonial s'il veut conserver la Nouvelle-Ecosse et le Cap-Breton, de le faire en gardant aussi le Canada, c'est à dire en les gouvernant avec sagesse et prudence et libéralement. Que Lord Grey et son organe le *Times* ne s'imaginent pas qu'ils peuvent laisser aller Toronto et Montréal, si difficiles à conduire, et garder Halifax comme un arsenal et une station pour les vaisseaux. Une telle idée n'a pu naître dans l'esprit d'un homme d'état et n'a pu être suggérée que par le dépit et le désespoir. »

« Nous n'avons en ce moment rien de nouveau d'important dans notre monde politique. Le *Post* d'hier nous annonce que les nouvelles lois de Judicature vont être proclamées immédiatement et que M. Daval est le quatrième juge de la Cour Supérieure nommé pour Québec. »

« Le même journal nous annonce aussi la nomination d'un M. E. R. Johnson comme associé Surintendant de police à Montréal avec le Col. Ermainger. Cette nomination explique l'arrivée en cette ville du corps de cavalerie commandé par le Capt. Fortin, dont il a été tant parlé depuis six mois. Ce corps est dans un ordre magnifique et peut rendre de bons services à la ville. On nous dit que une partie va être stationnée à la prison pour en prendre la garde. La cavalerie Fortin occupe maintenant l'ancien établissement de M. Séraphin Girardi, sur la Place Jacques Cartier et la rue St. Vincent. »

Départ d'un Missionnaire.

Il y a à peine quelques mois, les *Mélanges Religieux* annonçaient le départ d'un jeune Prêtre de ce diocèse pour les missions lointaines de Pimbia. Celui qui traquit, alors, avec une sentimentale simplicité, la scène intime qui accompagnait les adieux touchants que NN. SS. les Evêques, et les Ecclésiastiques présents, firent au jeune apôtre, ne pensait pas que la Providence l'aurait déjà choisi pour porter lui aussi la bonne nouvelle à des tribus plus lointaines encore. Nous voulons parler de notre bien aimé et regretté confrère, M. Fr. Jos. Côté. Touché des réclames de missions de Mgr. Demers, évêque de Vancouver, et du dévouement de ce zélé Prélat, de l'état déplorable des tribus infidèles, M. Côté a senti remettre au fond de son âme cette ardeur pour les missions qui l'avait occupé avant son départ de Lyon pour le Canada. »

Après avoir fait une première fois le sacrifice de sa patrie native, il vient de faire le sacrifice de sa patrie adoptive où il était estimé et chéri pour ses talents distingués et ses aimables qualités sociales. Il est parti, hier, à midi, pour New-York; là il s'embarquera pour San Francisco, d'où il se rendra à l'Orégon. Sa destination finale est l'île de Vancouver, où il doit associer ses travaux à ceux de Mgr. Demers, pour évangéliser les tribus Sauvages de cette île, et ce les de l'immense continent qui l'avoisine. »

M. de Montréal a adressé au nouveau missionnaire, en présence de tout le clergé de l'Evêché et de quelques autres ecclésiastiques, un affectueux et touchant allocution. En lui exprimant son regret de se voir privé de ses utiles services, Mgr. de Montréal encourage à suivre sa haute vocation. Des embrassements tendres et fraternels terminèrent cette scène de famille. Tous accompagnèrent de leur affection et de leur sympathie, les pas bénis du missionnaire. »

Comme nous étions parfaitement convaincu que la florissante soutenu par le *Moniteur* et l'*Avenir* de samedi, était le résultat d'une entente entre ces deux feuilles et leurs alliés, nous étions loin de nous attendre à les voir revenir sur leurs pas. Nous devions croire, au contraire, qu'ils y persisteraient dans leur honteux procédé. Nous les avions bien jugés. Ni l'une ni l'autre, n'a en l'honneur, la générosité de se rétracter. Elles feignent de croire que leur absurde avancé n'a pas reçu de dénégation assez formelle. Certes, qu'entendent-elles par une dénégation formelle? Fallait-il dire à ces journaux qu'ils n'ont pas le droit de les signifier au public comme des imposteurs ou de *mensongères fautes*? Fallait-il donc, pour être suffisamment négatifs, appeler "un chat un chat, et *Robert un fripon*"? Oh! si tout cela n'eût pas été trop pour eux, c'eût été trop pour nous. »

PROGRÈS DE LA TEMPERANCE DEPUIS LE 1ER NOVEMBRE.

M. Chiniqy continue ses publications sur la tempérance. Voici une petite statistique, montrant le nombre de personnes qui se sont adonnées à l'association ou qui ont renouvelé leur engagement, durant ces dernières semaines:

Chateauguay,	1,500
St. Philomène,	1,350
St. Isidore,	1,400
St. Jean Chrysostôme,	1,300
La Longue-Pointe,	505
Total,	6055

M. H. LES RÉDACTEURS,

Il me serait difficile de peindre la profonde indignation, jointe au dédaigneux mépris, qu'on soulève, partout, les mensonges publiés dans le

Moniteur et l'*Avenir* de samedi, au sujet de la prétendue correspondance de Son Excellence Lord Elgin à l'Evêque de Montréal. En pareille circonstance le *bon Fabuliste* aurait pu dire: « Pauvres gens! je les plains; car on a pour les sons, Plus de pitié que de courroux. »

Mais le public qui a droit d'attendre que les journalistes le respectent et se respectent eux-mêmes, ne porte pas, il s'en faut, un jugement aussi modéré sur la *faux indigné* que viennent de jouer les écrivains des journaux ci-dessus nommés. C'est un comble, bien comble, dit-on, que de faire servir la presse, ce moyen si puissant de répandre la vérité, à dissimuler la fausseté et la calomnie sur le compte de ce qu'il y a de plus haut placé et de plus respectable dans la société. Quelle démoralisation, si ceux-là même qui devraient consciencieusement guider et éclairer l'opinion publique, se jettent impudemment de leurs lecteurs, en publiant tout ce qu'il leur plaît d'inventer, soit à la perversité de leurs esprits, soit à la corruption de leurs cœurs!

Oh! Messieurs, vous vous applaudissez peut-être de suivre cette maxime: "Mentez! Mentez! Il en restera toujours quelque chose. Sans doute, Messieurs, qu'il en restera quelque chose. Voyez plutôt avec quelle empressement des *journalistes émeutés* jurés de votre sang, de votre religion, de votre existence comme peuple, s'empressent de reprocher et de commenter longuement vos colonnes! Vous êtes très indifférents à cela je le crois bien, vous n'avez qu'un seul plaisir à goûter aujourd'hui, c'est celui de satisfaire une haine convenime contre une portion de vos compatriotes. Pour goûter ce plaisir, vous paraissez disposés à tout sacrifier. Vous faites d'étranges luttes: Vous ourdissez des trames; Vous faites des complots dans l'ombre. Et pourtant vous ne figurez pas:

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Si la perfidie avec laquelle vous agissez, notamment en cherchant à accréditer d'inconcevables calomnies, ne retombe pas sur vous en particulier, elle ne peut manquer de retomber sur les Canadiens-Français en général. Elle les abaissera de plus en plus en les divisant. Elle les conduira à l'assassinat de la liste des peuples, et à être mercenaires loin de leur terre natale, loin des tombeaux de leurs ancêtres, loin des champs arrosés de leurs sueurs. Non, nous ne pouvons concevoir d'espoir pour l'avenir d'un peuple où les inspirations de l'égoïsme, de l'individualisme, menacent de remplacer le vrai patriotisme, noble et généreux sentiment qui fait que l'individu, s'oublie, s'immole; — sacrifie aux intérêts communs et ses débits et ses rançunes.

UN LECTEUR.

28 Nov. 1849.

Nouvelles d'Europe.

Le *Caledonia*, dont le télégraphe ne nous avait point fait connaître l'arrivée à Halifax, est entré à Boston samedi avant minuit.

Les dates transmises par cet arrivage sont: le 8 novembre de Paris, le 9 de Londres et le 10 de Liverpool.

Les événements ont peu marché durant la semaine dont nos journaux et correspondances nous transmettent l'histoire. La situation intérieure de la France est toujours pleine d'incertitude; car la politique que veut suivre le Président reste une énigme, qui met en défaut, comme le fait très bien remarquer un confrère, la perspicacité des plus habiles. Après avoir dans son message semblé rompre avec les anciens partis, le Président s'en est rapproché d'abord par la composition du nouveau cabinet, puis par les avances que M. d'Hautpoul est en quelque sorte venu faire en son nom en présentant le programme que ce comte met en pratique le ministère, sous la direction suprême de M. Louis Bonaparte. La majorité, d'abord mise en désordre par la hauteur présidentielle, semble vouloir se rallier, et se chesse ne désespèrent point sans doute de reprendre l'influence qu'ils exerçaient naguère à l'Élysée. Le message du 31 octobre n'aurait été dans ce cas qu'un coup de tête inutile, tout aussi bien que la lettre du 18 août.

Les avis du *Caledonia* confirment le dénouement amiable de la question turco-russe, et annoncent d'une manière à peu près positive la prochaine rentrée de l'Empereur dans sa capitale: deux nouvelles que l'on accueillera avec une égale satisfaction. En Espagne, la session s'est ouverte sous les auspices du ministère Narvaez, complètement rallié de la communion qui la magère ébranlé un instant. Quant à l'Allemagne, elle est toujours partagée entre les soutiens de l'impérialisme fédéral et les derniers génissements de la Hongrie. D'ions néanmoins qu'un ordre formel de l'Empereur d'Autriche vient d'y suspendre les exécutions. Il était temps.

Courrier des Etats-Unis.

Extrait de la Correspondance du C. E. U.

Au nom de la commission à laquelle avait été renvoyé le projet de loi élaboré par M. de Falloux sur l'enseignement universitaire, M. Beignot avait demandé que ce projet ne fût pas soumis à l'examen préalable du conseil d'Etat, comme la constitution l'exige pour les lois ordinaires. Le prétexte de cette exemption, c'était que la loi sur l'enseignement faisait partie des lois organiques préparées par l'Assemblée Constituante. Le motif réel, c'était que l'on craignait de voir les dispositions du projet, favorables à la liberté religieuse, aménées dans le sens du privilège universitaire par la majorité du conseil d'Etat. Mais les droits que celui-ci avait réclamés ont été réservés par 307 voix contre 303. Ce résultat, qui est un sensible échec pour le parti de M. de Montalibert et le plus grave symptôme de division qui se soit encore manifesté au sein de l'ancienne majorité, a été dit, en grande partie, à un discours énergique du général Cavaignac, qui n'a fait reposer la

les dentelles de mon jabot, je renversai sur moi l'assiette et ce qu'elle contenait. En dépit de ma serviette, je fus tout inondé, et ma culotte de soie noire n'offrit qu'une bien faible digue au bouillon encore tout chaud. Pendant plusieurs minutes je crus avoir les cuisines et les jambes plongées dans un chaudron bouillant. Je me souvins à temps du courage avec lequel Monsieur Friendly avait déguisé sa torture, lorsque je lui marchai sur le pied; je résolus de l'imiter, je souffris en silence et avec une tranquillité apparente cet accident, moins cruel pour moi que les ris mal étouffés des domestiques.

Je ne raconterai point toutes les sottises que je fis au premier service; les bouteilles renversées, les saucés redoublées, mon doigt déchiré en dépeçant une volaille. Passons vite au second, où de nouveaux malheurs m'attendent. Une des demoiselles me pria de lui servir d'un pigeon qui était près de moi; j'avais alors au bout de ma fourchette un morceau de boudin; dans mon empressement, je le mets dans ma bouche sans songer qu'il était brûlant; il me fut impossible de dissimuler mon tourment; mes yeux sortaient de leur orbite. Tout le monde plaignit mon malheur, et chacun y trouva un remède différent. L'un proposait de l'huile, l'autre de l'eau; on convint que le vin valait mieux pour éteindre le feu. On m'apporta, du bûlet, un verre de vin que j'avais avec avidité. Mais comment raconter la fin de cette triste aventure? Soit que le sommeil se fût trompé, soit qu'il eût résolu de me rendre fou, ce fut un verre d'eau-

de-vie que le traître me présenta. Elle ne put jamais passer. Mon gosier était enflé, ma langue pleine de vessies; je me frappai le visage de mes mains, et la figure s'éclaircit par mes narines et à travers mes doigts. En vain, M. Friendly réprima ses domestiques, en vain son épouse gronda ses filles, le mesure de ma honte et de leur joie n'était pas encore comblée. Dans le trouble où j'étais, sans savoir ce que je faisais, je m'essayai le visage avec le maudit mouchoir encore mouillé des conséquences de la chute du Xenophon, et en moins d'un instant je fus tout barbouillé d'encre. Le baronnet lui-même ne put plus y tenir; il prit sa part avec sa femme au rire général, et désespéré je me levai de table, je sortis précipitamment de la maison, et je me sauvai chez moi dans un état d'angoisse que n'aurait pas causé le sentiment déchirant du crime. Ainsi, sans m'être écarté du sentier de la raison, je souffris de tourments inouïs. Mes jambes ont été presque bouillies, ma langue et ma bouche grillées, et je porte la marque de Cain sur mon front. Tout cela cependant n'est que bagatelle en comparaison de la honte interminable que je dois ressentir toutes les fois que l'on raconte cette aventure.

Le bossu par devant.

Un bossu par devant entra dans la ville de Si enne: un bourgeois voulant le railler, lui demanda pourquoi il portait son paquet par devant? On en use ainsi, dit le bossu, en pays de flouz.